6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE N. 22.82 / N. 1,02 — A ROUBAIX N. 3.28 — A LENS N. 0.52

ABONNEMENTS — 1 mois / 3 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Mercredi 12 Juillet 1911

OPINIONS

Les Partis de Violence

— C'est du sabotage idiot, dit la «Guerre sociale» en parlant du crime de Pont-de-l'Arche.

Car, pour le journal révolutionnaire, il y a du sabotage qui n'est pas idiot : celui auquel « Mam'zelle Cisaille » applaudit dans chaque numéro après avoir dressé la liste des fils coupés dans la semaine. Le « sabotage intelligent » se reconnaît à ce qu'il « frappe les compagnies à la caisse ». A la caisse de l'Etat, puisqu'il y a la garantie d'intérêts. Quant à celle des actionnaires, saboteurs, vous avez les bras trop courts pour l'atteindre.

Après s'être demandé si les gens qui ont travaillé au Pont-de-l'Arche ne sont pas des policiers à la Géo Fourny, la « Guerre sociale » se sent prise d'une crainte. Si c'étaient bien des « révolutionnaires exaspérés », exaspérés jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'à l'idiotie ? Et devant l'angoissante question, le révolutionnaire courageux et de bonne foi qui se l'est posée répond : « Si l'expérience vient nous révéler que l'on ne peut préconiser des sabotages intelligents sans provoquer aussitôt des sabotages idiots, nous n'hésiterons pas à supprimer de notre feuilleton de combat la rubrique de Mam'zelle Cisaille ».

Moi aussi, je me la pose, la question de la « Guerre sociale » ; mais non aux mêmes fins. Je n'ai pas en effet à changer d'opinion sur des « méthodes de combat » que j'ai toujours réprouvées et combattues. Je commence par déclarer que l'on n'est pas forcément stupide parce qu'on est révolutionnaire. Je conçois cet état d'esprit que j'ai partagé quelques mois dans ma toute prime jeunesse. Vous ne me ferez jamais avouer qu'alors j'étais idiot. Ignorant et emballé, oui. J'avais ces deux défauts qui sont trop souvent la rançon d'un âge fertile en mille autres heureux dons, appréciés seulement quand la maturité, puis l'approche de la vieillesse vous les enlèvent un à un. Donc si les révolutionnaires ne sont pas par définition des imbéciles, il se peut très bien que la tentative aussi incohérente que lâche et féroce de faire dérailler un train et mettre en danger des voyageurs et des cheminots soit un de ces coups de haute politique auxquels se rouent d'obscurs agents de réaction qui veulent tirer le bien de l'excès du mal. Les chauffeurs et autres compagnons de Jéhu des dernières années du Directoire nous disent assez qu'alors le parti royaliste n'était pas plus délicat dans le choix des moyens que dans celui de ses agents.

Qu'on ne prenne pas ces paroles pour une incrimination contre le parti royaliste actuel. Il est, lui aussi, un parti de violence mais je ne lui fais pas l'injure de croire qu'il attaque le régime par des moyens indirects et d'une telle nature. Mais, étant un parti de violence, il attire forcément dans son orbite, tout comme celui de la « Guerre sociale » et du « Libertaire », les détraqués, les impulsifs qui n'en commettraient pas moins leurs méfaits si nul parti n'était là pour les colorer d'honneur politique ou social. Donc, qu'il s'agisse de la perfidie d'un adversaire de droite ou de l'ineptie d'un exaspéré de gauche, il n'en demeure pas moins que toute doctrine de violence n'attire pas seulement les natures simples, généreuses, hardies, qui attribuent en politique à la ligne droite les vertus qu'elle a en géométrie, et croient que les routes de l'avenir social peuvent se frayer à la dynamite parce que les ingénieurs l'emploient pour briser les obstacles naturels.

Tout parti de violence groupera donc d'abord ces simples que l'idée fixe peut conduire tout droit à la folie criminelle. Témoin le malheureux Emile Henry, ce petit garçon si doux si affectueux, si épris d'humanité heureuse, qui massacra un jour des innocents parce qu'ils ne *réalisaient pas assez vite son idéal* de fraternité humaine. Mais, je le répète, en dehors de ces simples que l'idée fixe rend fous, de ces doux que leur sensibilité rend féroces, il y a les brutes méchantes qui rôdent autour des partis de violence, certains ainsi de pouvoir satisfaire, avec le risque minimum, leurs instincts de l'âge de pierre. Car ces brutes raisonnent assez pour avoir aperçu que voler un coffre-fort ou *faire de la* fausse-monnaie pour alimenter la propagande révolutionnaire, cela augmente les chances d'aide fraternelle, donc diminue les risques d'être pris. Et, même pris, on se réclame d'un parti, et on peut avoir la chance d'être cru, et comme tel, compris dans une amnistie politique.

Les partis de violence, pas plus le nôtre que celui d'extrême droite, ne peuvent détacher d'eux cette frange d'écume. Ils n'ont qu'un moyen de le faire, c'est de renoncer à des méthodes d'action qui attirent les fous et les criminels aussi sûrement que le sucre les mouches, — c'est de ne plus être des partis de violence.

Qu'à droite, où l'on nie la démocratie, le progrès, la perfectibilité humaine, où l'on croit à la bienfaisance de l'autorité extérieure et à l'éternité de la guerre, on ne compte que sur la violence pour établir un régime d'ordre et d'autorité, cela se conçoit. Mais à gauche, j'estime que, fût-on anarchiste jusqu'au plus extrême « fay ce que vouldras », on ne peut être pour la violence sans tomber dans la plus grossière contradiction.

Qu'est-ce, en effet, qui maintient dans la société tout cet appareil de contraintes et tout ce mécanisme d'exploitations ? La force ? Non, mais le consentement général, fait d'une ignorance générale. Eclairons, renseignons, conseillons. Et nous déterminerons la masse, d'abord à désirer un meilleur destin, ensuite à se le faire elle-même. Il n'y a rien dans nos institutions démocratiques qui contrarie cette méthode. Bien au contraire. Tout y concourt, tout s'en inspire.

Tout révolutionnaire qui en appelle à la violence doute donc du principe même de la révolution, et par ce côté tombe en réaction. Sans compter que par les paniques qu'il sème, il favorise toutes les entreprises contre le progrès et la liberté, c'est-à-dire contre son idéal même.

EUGENE FOURNIERE.

CHOSES ET AUTRES

Disette d'hommes noirs

Du « Journal de Charleroi » :

Voici une nouvelle dont l'importance n'échappera pas à nos amis de la calotte.

Ils se plaignent perpétuellement de la crise des séminaires — et ils rabâchent là-dessus à peu près autant que d'autres sur la crise du français. Plus de vocations ! disent-ils. Le recrutement du clergé devient de plus en plus difficile. Nos lecteurs nous rendront justice : nous avons chaque fois signalé avec sollicitude ces doléances.

Cette fois, nous serons plus aimables encore. Et c'est un remède que nous allons proposer à tous ceux qu'inquiète cette disette de néophytes.

Un colon, qui possédait un jeune chimpanzé, remarqua que celui-ci, très attentif au travail qui se faisait devant lui, s'efforçait d'imiter les noirs qui procédaient à la récolte du coton. Bientôt, le singe imitait parfaitement tous les actes des nègres, et si bien qu'il faisait en une heure la besogne dont un nègre ne serait pas venu à bout à moins d'une journée.

Le colon profita de ces bonnes dispositions du chimpanzé ; et, à cette heure, il possède une équipe de singes qui lui rendent les services les plus divers, et ce, pour le salaire le plus minime : quelques noisettes.

Vous voyez bien que le problème du recrutement des ratichons est résolu. Vous ne saisissez pas le rapport ? Ah ! par exemple !

Ne commencez-vous pas tout de suite le parti merveilleux que l'Eglise peut tirer des aptitudes de nos cousins germains à quatre mains ? En huit jours, j'en fais le pari, un jeune chimpanzé, pourvu qu'il soit d'un naturel docile, peut faire un prêtre des plus convaincus, très pieux, très attaché aux devoirs de son ministère. Il n'y a bien la question du latin. Mais si vous croyez que les bigotes distinguent les mots bredouillés par les ratichons à l'autel ! Il suffit de remuer les babines en levant les yeux au ciel. Il y a bien encore la question des saintes espèces. Mais rien ne prouve que les singes n'aiment pas le pain azyme. Quant au vin blanc, les chimpanzés ressemblent trop aux hommes pour ne pas faire de bons ivrognes, et, par suite, d'excellents ratichons.

En vérité, pour l'Eglise, le salut est là, et pas ailleurs.

CHRONIQUE

Un vrai Pêcheur à la Ligne

Quand Mme Placide vit partir son mari pour la pêche, elle ne put s'interdire de lui faire ces excellentes recommandations : « Ne te baigne pas ; couvre-toi bien quand tombera la fraîcheur du soir ; rentre de bonne heure. »

Sans répondre, M. Placide s'en fut, coiffé d'un vaste chapeau de jonc, portant en bandoulière sa canne à pêche démontée et le panier contenant les boîtes de fer blanc remplies d'amorces, d'appâts, de grains de blé cuit, de mouches, de choses grouillantes et immondes, d'huile d'aspic, de crins de Florence, de vairons artificiels, d'hameçons de rechange et maintes autres choses mystérieuses dont lui seul a le secret.

M. Placide remonta le cours de la Marne très haut, très loin, et finit par découvrir un petit coin délicieusement ombragé, à un tournant de la rivière, dont les bords étaient couverts d'une tapisserie de feuilles de nénuphars fixée par les clous d'or des fleurs et ourlée par les reines des prés de la berge. L'endroit était silencieux et solitaire.

M. Placide ouvrit son pliant, ajusta ses grosses lunettes rondes sur l'extrémité de son nez, amorça consciencieusement à quelques mètres en amont et tendit sa ligne.

Des effluves printaniers saturaient l'air d'aromates ; des souffles légers passaient dans les touffes d'iris — sabre au clair — et dans les roseaux minces qui rendaient un bruit de robe froissée ; des moucherons imperceptibles dansaient un menuet ou nouaient des rondes au son d'une musique ténue ; dans les buissons environnants, des oiseaux voletaient, battaient des ailes, s'appelaient.

M. Placide qui était, devant l'Eternel, un grand culotteur de pipes, en bourra une, tira quelques bouffées et s'arrêta net, l'âme en suspens ; son flotteur avait remué, « ça mordait ».

Quelque gardon neurasthénique, enclin au suicide, avait frôlé l'hameçon, ou quelque truite téméraire « avait senti l'eau lui venir à la bouche », en présence d'un vermisseau appétissant qui emmaillotait de sa chair succulente le fer meurtrier.

Ça mordait, mais, à ce moment précis, une fauvette se mit à gazouiller de façon telle, qu'on eut pu supposer qu'elle se gargarisait avec trois perles de l'aigail que l'aurore laisse avec tant de précautions au creux des feuilles et des corolles.

M. Placide fit « chut !!! » et la sérénade devint absolu. Mais il était trop tard, la truite avait soupçonné le piège et s'avisait de circonspection.

Notre pêcheur se dit simplement : « Il reste une truite dans la rivière, « je l'aurai » ; l'appétit vient en mangeant... « ma » truite reviendra ».

Alors, M. Placide, dans l'isolement absolu, dans l'abstraction des choses ambiantes, demeura immobile, figé dans une attitude d'anxieuse expectative ; il resta pétrifié dans une attention concentrée, l'œil fixé sur le bouchon, oubliant de rejeter la dernière bouffée de fumée qui lui gonflait la joue, donnant toutes ses pensées, son corps, sa vie, tout son être à cette observation.

Dès lors, les heures coulèrent au fil de l'onde avec une rapidité effrayante et silencieuse, sans surprendre une palpitation, un frémissement dans l'immobilité de momie du pêcheur.

Une araignée accrocha sa toile au chapeau et à la pipe éteinte, au nez et à la canne à pêche de M. Placide ; un martin-pêcheur, dont le vol furtif rayait l'air d'un éclair d'émeraude, finit par venir se percher à l'extrémité de la gaule suspendue...

Puis le soir s'inclina sur la terre.

Les petites verveines étonnées regardèrent de leurs yeux bleus, avant de les fermer, ce homme immobile comme un dieu Terme ; les petites clochettes des campanules sonnèrent l'angélus au balancement de la brise, pour essayer de le rappeler à la réalité ; une limace, qui ressemblait à une pelure d'orange ambulante, voulut voir s'il s'agissait d'une figure de cire du Musée Grévin, et grimpa, en rampant par le pied du chevalet, jusque sur la joue de M. Placide ; puis elle s'enfuit « rentre à terre », en lui faisant les cornes et en laissant le sillage d'une traînée d'argent sur son passage.

Puis la nuit vint, une nuit de contes de fées, imprégnée de cette poésie qui fait les âmes molles à défaillir et qui leur donne un besoin de tendresses éperdues, ineffablement douces.

Des buées flottantes ensevelirent l'impassible pêcheur, l'entourèrent d'un coton vaporeux, d'une nappe de brouillard sur laquelle la lune versait la sérénité de ses blancheurs mélancoliques.

Les étoiles clignèrent d'étonnement en regardant ce pêcheur nocturne ; les branches des saules s'inclinèrent, attirées par le vertige des reflets ; le ruban d'argent de la rivière silencieuse et perfide eut des clapotements d'inquiétude ; les bêtes des marécages se questionnèrent par des coassements, par ces notes isolées, courtes, tristes et monotones que jette au ciel la voix des crapauds ; dans les liquides profondeurs, les chevelures des naïades passèrent comme de grandes herbes aquatiques tourmentées par des remous, et leurs yeux verts mirent sur les berges des lueurs phosphorescentes de vers luisants.

Hypnotisé dans la muette contemplation de son bouchon, M. Placide ne bronchait pas. Le jour revint, puis mourut ; d'autres jours s'égrenèrent ; mais ni le prestige des soleils levants, ni la solennité flamboyante des midis, ni lapothéose des soirs n'éteignirent son exaltation, ne paralysèrent son enthousiasme.

Des semaines et des mois passèrent. Un orage fracassa un grand peuplier à deux pas du pêcheur, un tremblement de terre rida un instant la surface de l'eau et put laisser croire que le bouchon avait remué derechef ; le pêcheur, toujours prêt à ferrer, ne fit que redoubler d'attention...

Cependant sa femme, inquiète, s'était rendue à la préfecture de police, à la morgue, et de là au pied d'un autel consacré à saint Antoine de Padoue, patron très puissant auprès duquel la piété des croyants [illegible] faire trouver les objets perdus.

Toutes les recherches furent vaines.

Cette mystérieuse disparition passionna les journaux qui, pour cette raison que les Chambres étaient en vacances, se trouvaient dans une pénurie complète d'événements sensationnels.

Ces journaux organisèrent des recherches.

Des mages, devins, croyants, liseurs de pensée, tireurs de cartes, inspecteurs de marcs de café s'accordèrent pour déclarer que M. Placide avait été assassiné.

Des dompteurs se mêlèrent aux perquisitions palpitantes à travers les fourrés, avec des hyènes affamées tenues en laisse.

De nombreux agents de la Sûreté étaient sur les dents, et chacun d'eux suivait une piste très sérieuse, ce qui lui permettait de demander au gouvernement force ressources pécuniaires et de déclarer que l'arrestation de l'assassin n'était plus qu'une question d'heures.

Sur les places publiques, les chanteurs des rues détaillèrent en complaintes les épisodes et les horribles circonstances de l'assassinat.

Des mères de famille demandèrent le rétablissement de la peine de mort.

Enfin, Mme Placide, persuadée que son mari pêchait dans le Styx, songeait déjà à remplir les formalités qui lui permettraient de se remarier, lorsque sonna l'heure de la clôture de la pêche.

Alors un garde champêtre, n'écoutant que son courage, fit une tournée sur les bords de la Marne. Au nom de la loi, « il arrêta », si j'ose m'exprimer ainsi, le pêcheur passionné qui, à son approche, avait rejeté la bouffée de fumée qui lui gonflait la joue et fait :

— Chut !!! Chut !!! je l'aurai...

— Quoi ?

— Ma truite.

M. Placide fut appréhendé et se vit dresser procès-verbal ; on lui confisqua ses engins, malgré ses véhémentes protestations, de sorte qu'il dut, dès cet instant, se priver de tabac à priser et à fumer pour faire des économies et se payer une nouvelle canne l'année suivante, afin de revenir au même endroit prendre la truite qu'il n'avait pu ferrer.

Et le garde champêtre, pour avoir — selon le rapport que le maire de l'endroit écrivit à Paris — « au péril de sa vie, arrêté un redoutable braconnier », le garde champêtre eut les palmes académiques.

Charles VAL.

ECHOS

VEDRINES ET LE PHOTOGRAPHE

Les anecdotes abondent sur Védrines. Son sans-gêne devient proverbial ; ses mots déconcertent. La flatterie l'incommode ; la brutalité le trouve ravi.

Le photographe d'un hebdomadaire sportif résolut de vaincre l'horreur du grand aviateur pour tout ce qui touche à la presse. La première fois qu'il se trouva avec lui et que l'occasion favorable se présenta, il se dit qu'il aurait des chances de n'être pas éconduit que s'il formulait sa demande très nettement. L'abordant donc en lui frappant sur l'épaule il lui dit tout à trac :

— Mets ta g... là, que je te prenne !...

Ravi, Védrines se laisse faire. Le photographe, depuis obtient de lui tout ce qu'il veut.

ON FERA GRAS LE 14 JUILLET

Le pape vient d'accorder la dispense du maigre, pour toute la France, pour la fête nationale, qui tombe cette année un vendredi.

Allons, tant mieux !

UN SINISTRE EPOUVANTABLE A LILLE

L'incendie de deux mille tonnes d'huile au faubourg du Sud entraîne la destruction de nombreuses maisons ouvrières et la ruine de près de cent personnes

Plus de trois cent mille francs de dégats

Un sinistre considérable a eu pour théâtre un des quartiers les plus populeux de Lille. Un brasier gigantesque, trouvant son aliment dans un approvisionnement énorme de tonnes d'huile, a tordu ses flammes sur toute une agglomération de maisons ouvrières. Des bicoques de bois ont grésillé. La ruine la plus complète a atteint douloureusement une centaine de malheureux.

A l'heure qu'il est, des familles de travailleurs sont dans un dénûment cruel et l'on ne saurait trop faire appel à tous les concours pour soulager leur infortune poignante.

Des premiers secours, d'urgence, ont été assurés. Mais l'avenir est bien sombre pour toutes ces victimes du feu et si « l'aujourd'hui n'est à peu près garanti pour elles, le « demain » reste aléatoire. C'est une misère à laquelle tous les gens de cœur ne manqueront pas de s'intéresser !

Ses règlements désuets, ses prétentions archaïques sont pour un peu dans les causes du sinistre présent. Bâties en matériaux plus résistants, les humbles demeures des travailleurs n'eussent pas flambé comme de la paille et menacé un instant, sous la poussée du vent, de préparer la destruction complète du faubourg des Postes, dit aussi du Sud.

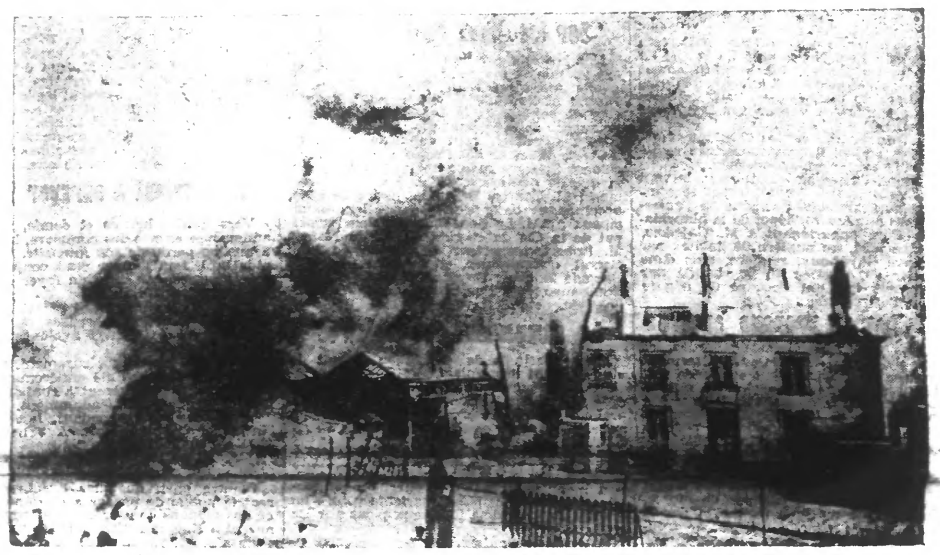
On attend le démantèlement, dira le Génie ? Alors M. le maire de Lille, qui était sur les lieux du sinistre, peut voir quelles graves conséquences sont celles du système d'atermoiement employé par la municipalité vis-à-vis du démantèlement, si nécessaire pour donner à Lille une vie digne d'elle, pratique, raisonnable, sans inconvénients.

n'eut pas été un désordre plus tragique et une frayeur plus impressionnante.

Le rugissement des pompes à vapeur vint mettre le comble au tintamarre de la petite rue, si paisible une heure avant dans le beau soleil du midi.

Partout, le feu dévorant

Il était temps. Des barrières de flammes coupaient la circulation. Les façades des petites maisons faisant vis-à-vis au dépôt d'huile grésillaient déjà et les carreaux sautaient. Une blanchisserie voisine de l'huilerie était en train de flamber.



Vue Générale des Bâtiments en Flammes

Tout le Faubourg du Sud faillit flamber

Tracons, avant d'entrer dans le détail des événements, un tableau d'ensemble de ce désastre, dont l'aspect impressionna la foule nombreuse accourue de tous les points de Lille, pour contempler l'œuvre fatale des flammes.

C'est vers deux heures que l'on apprit dans Lille, qu'un incendie, de minute en minute grandissant, dévorait une partie du faubourg du Sud.

Le faubourg du Sud, c'est la retraite lointaine de multiples familles d'ouvriers qui cherchent hors des portes de la ville des logements à bon marché. La ligne du chemin de fer de Lille à Béthune borde ce faubourg et c'est précisément dans un entrepôt d'huile situé le long de la voie pour la commodité du trafic, que l'incendie prit naissance.

Tout autour de cet entrepôt, dans la rue du Pôle Nord, s'élèvent des maisons modestes, bâties en bois, car le génie ne permet pas qu'on édifie là en « dur ».

Dans des chambres exiguës de nombreuses familles étaient entassées. Ce quartier est un exemple de ce que Lille offre aux pauvres gens pour se loger et le besoin d'assainir, de protéger les habitations ouvrières est apparu là, une fois de plus, avec vigueur.

Si encore le Génie était moins exigeant !

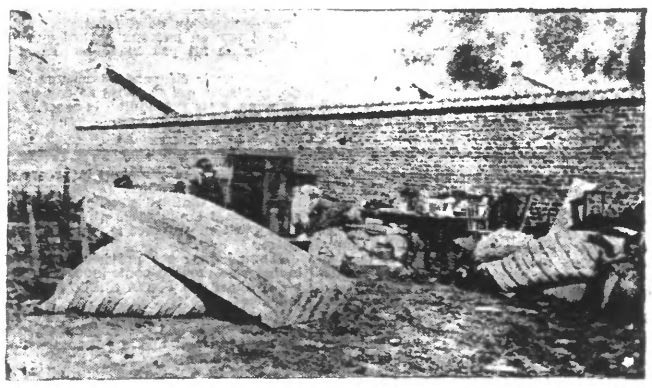
Un spectacle fantastique

Ce que fut cet incendie formidable, c'est presque impossible à décrire.

Toute la fourmilière du faubourg du Sud était en pleine animation. C'était l'heure de la fin du repas, on s'apprêtait à retourner au travail, quand le cri d'alarme : Au feu ! retentit.

La rue du Pôle Nord, toute grouillante de femmes et d'enfants présentait un aspect fantastique. Du magasin d'huiles Derrevaux s'élevait une colonne de fumée noire que le vent abattait dans la rue.

Le pétillement du feu croissant épouvantait la population.



Un coin du campement des sinistrés

minute grandissant, dévorait une partie du faubourg du Sud.

Le faubourg du Sud, c'est la retraite lointaine de multiples familles d'ouvriers qui cherchent hors des portes de la ville des logements à bon marché. La ligne du chemin de fer de Lille à Béthune borde ce faubourg et c'est précisément dans un entrepôt d'huile situé le long de la voie pour la commodité du trafic, que l'incendie prit naissance.

Tout autour de cet entrepôt, dans la rue du Pôle Nord, s'élèvent des maisons modestes, bâties en bois, car le génie ne permet pas qu'on édifie là en « dur ».

Dans des chambres exiguës de nombreuses familles étaient entassées. Ce quartier est un exemple de ce que Lille offre aux pauvres gens pour se loger et le besoin d'assainir, de protéger les habitations ouvrières est apparu là, une fois de plus, avec vigueur.

Si encore le Génie était moins exigeant !

Les mères rassemblaient leurs enfants à grands cris et s'enfuyaient pour les mettre en sûreté. Elles revenaient ensuite, hâtivement, pour essayer de sauver les meubles de la maisonnée.

Dans la rue remplie maintenant d'une âcre fumée, où l'on ne voyait pas à deux pas devant soi, c'était une course de gens affolés ayant dans leurs bras les objets les plus divers.

Des fenêtres s'ouvraient. Il en pleuvait un mobilier.

Dans leur égarement, des sauveteurs trop bien intentionnés jetaient des armoires entières remplies de faïences. Un bruit atroce marquait l'écrasement de tout ce petit avoir ménager.

Nous avons vu lancer par la fenêtre un poêle de fonte qui se brisa sur les pavés.

Des matelas s'éventraient. Des berceaux roulaient parmi les passants effrayés.

On eut assisté à un cataclysme que ce n'eût pas été un désordre plus tragique et une frayeur plus impressionnante.

A deux heures et demie, il y avait cinq cents mètres carrés de flammes.

Les casques des pompiers étincelaient dans l'ombre épaisse des trombes de fumée. Noirs, suffoqués, les hardis sauveteurs revenaient parfois dans une zône plus lumineuse et ils étaient méconnaissables.

Une chaleur accablante se dégageait des lieux du sinistre. Les tonnes d'huile du magasin, vite consumées, avaient laissé échapper des flots de liquide visqueux qui coulait en ruisseaux de feu.

Les cercles des fûts se tordaient, en mille couronnes rougeoyantes, dans une mer de lumière. On eut dit des serpents pourpres dans un marécage infernal.

L'huile en fusion gagna le ballast de la voie du chemin de fer servant au service de l'entrepôt. Des traverses furent consumées en un clin d'œil. Une plaque tournante s'alluma et grilla comme une grande galette.

On vit des rails rougis à blanc se déplacer, s'arracher de leurs traverses et s'arrondir en courbes désordonnées.

Deux supports de fils téléphoniques, après avoir un instant résisté, s'effondrèrent en rompant tous les liens qui unissent Lille à Béthune, à Amiens, à Paris...

A trois heures et demie, l'incendie avait atteint son apogée.

Heureusement, le vent avait « molli » et avait changé d'orientation. Du Nord-Ouest où il était d'abord, menaçant de chasser toutes les flammes sur la masse du faubourg ouvrier, il était passé à l'Est, emmenant la chaleur du brasier, les étincelles et les tourbillons de fumée vers les champs...

Quelle fumée ! En des colonnes blanches de vapeur, en des nuages noirs de crasse, l'incendie montait haut dans le ciel. Les flammes restaient au ras du sol, sur les vestiges de l'entrepôt, dont les caves étaient à leur tour gagnées par le feu. Quatre, cinq, six maisons étaient la proie du sinistre. Les bois séchés par le soleil et la proximité du grand foyer de l'incendie ne demandaient qu'à s'enflammer. Jusqu'à six heures du soir on dut lutter contre les flammes qui faisaient rage dans la blanchisserie, sans qu'on put parvenir à les éteindre.

Quand, vers six heures, tout s'était un peu apaisé, à travers le champ de feu du magasin d'huile, on pouvait apercevoir les débris sinistres d'une pompe mécanique, d'un treuil, le toit énorme d'un hangar, en tôle galvanisée qui avait été soulevé par le feu et posé sur le côté de ses piliers tordus.

Partout des ruines. Les petites maisons de bois environnant l'entrepôt dressaient des architectures amincies, squelettiques. Par un corridor où l'eau ruisselait sur des débris fumants, on pouvait apercevoir encore une pièce intacte, avec les restes d'un repas sur la table. Des cascades d'eau s'amusaient à faire floc-floc dans des assiettes. Des stores pendaient, effilochés, derrière des carreaux défoncés...

Et c'était partout si triste, si navrant, qu'un mot d'enfant nous frappa, un mot d'enfant qui jouait innocemment avec un camarade, parmi des bouts de bois noircis : « On dirait la guerre ! »